

Les Nuits blanches du facteur

VAGUE À L'ÂME

JEAN-DOMINIQUE NUTTENS



Aleksey Tryapitsyn

Depuis son retour en Russie après quinze années passées en Amérique dans les années 1980 et 1990, Andreï Kontchalovski s'était fait discret. *Les Nuits blanches du facteur* marquent à la fois un retour aux sources et une belle capacité de renouvellement. Le cinéaste retrouve les récits réalistes de ses débuts, tels *Le Premier Maître* ou *Le Bonheur d'Assia*, tout en innovant par un dispositif très singulier. Désireux de filmer la vie d'une personne réelle dans son quotidien, il a choisi un facteur de la région d'Arkhangelsk, au nord de Moscou, en bordure du lac Kenozero. Le facteur Tryapitsyn a un rôle primordial pour des habitants qui, malgré les progrès technologiques, vivent encore à l'écart du monde moderne : il leur apporte le courrier, certes, mais aussi leurs pensions de retraite, du pain ou des médicaments, et constitue leur lien essentiel avec la civilisation.

Le statut du film est en lui-même passionnant. Tous les personnages interprètent leur propre rôle, à l'exception de l'amie d'enfance du facteur et de son fils, interprétés par une actrice professionnelle et un jeune comédien, et ne font rien de plus que ce qu'ils font d'ordinaire. Pourtant, il ne s'agit pas d'un documentaire sur la vie d'un facteur mais bien d'une histoire, d'un récit, dans lequel les plus petits événements prennent une épaisseur inattendue et où le cinéma transfigure le réel pour en faire émerger l'invisible. Le cinéaste, qui déclare avoir « écrit » le scénario au moment du montage, prend le temps de filmer le quotidien du facteur, celui de ses voisins, les gestes quotidiens et immuables comme les rites essentiels. D'emblée, la tension entre vérité et fiction est mise en abyme par les photos que montre le facteur à un interlocuteur invisible et qu'il semble

poser sur un luxuriant paysage de prairies qui n'est rien d'autre que la toile cirée de sa table de cuisine. Une succession de plans fixes nous introduit dans la maison du facteur comme dans celle de ses voisins, avant que le personnage principal prenne son bateau pour sillonner le lac et accomplir sa mission. Ce lac appelle soudain la fiction, l'aventure, le grand large. Dès lors, le film oscillera sans cesse entre la minutie documentaire et la volonté de capter la vie intérieure, un flux d'émotions qui donne à l'œuvre une dimension universelle.

La Russie que montre Kontchalovski n'est pas si éloignée de celle que filme Andreï Zviagintsev dans *Léviathan* et la similarité du cadre géographique – une mer ou un lac éloigné des grandes villes invite à la comparaison. La corruption y est banale, symbolisée ici par le personnage du général, qui vient pêcher à la senne (sorte de filet dérivant) sur le lac alors que cette activité est interdite et que les citoyens ordinaires se font verbaliser quand ils s'y adonnent. De même, la police est plus préoccupée de réparer les véhicules médiocres dont elle dispose que d'enquêter sur le vol du moteur du bateau du facteur. Mais, là où *Léviathan* glace le cœur par la violence des rapports de force qu'il évoque, *Les Nuits blanches...* ne fait qu'effleurer ces choses avec lesquelles vivent les Russes depuis si longtemps pour ne se concentrer que sur les émotions humaines.

Si le cinéaste se dit inspiré par deux maîtres, Anton Tchekhov et Robert Bresson, le premier surtout hante ces *Nuits blanches...* au moins autant que le chat gris qui vient mystérieusement se poser sur l'armoire ou le lit du facteur. Tout ici est immobile, enraciné dans une vie monotone. Il y a des samovars, la « satanée vodka », le personnage pathétique de Brioché, abandonné à cinq ans à l'orphelinat et qui boit sa pension dès qu'il la reçoit. La nostalgie affleure sans cesse, par exemple lors de l'enterrement d'une vieille, dont on dit qu'elle représentait l'époque du romantisme socialiste. Dans l'école en ruine, le facteur entend soudain les chants de son enfance, les voix de ses camarades. Grâce à la sobriété de sa mise en scène, dominée par les plans fixes, la répétition de gestes quotidiens, le cinéaste tient à distance tout pittoresque. Au contraire, c'est la mélancolie qui sourd bientôt de tous ces personnages, et d'abord de l'un des voisins : « J'ai du vague à l'âme. Tout le temps. Ça s'en va quand je suis saoul. Ça va mieux quand je bosse. Et encore. Avec l'âge, tout paraît gris. » On voudrait quitter ce monde hors du monde, secouer sa vie. Quand la femme qu'il aime depuis l'enfance et son fils (à qui il a servi de guide pendant quelque temps) repartent pour la ville, le facteur tente aussi de gagner Arkhangelsk pour rejoindre sa sœur, partie depuis bien longtemps. Mais la mélancolie n'est pas moindre dans cette ville où passent des trains de marchandises interminables. Et notre héros, comme ceux de Tchekhov, de retourner au bord de son lac, si loin, si proche d'un monde moderne qui prend la forme d'une fusée s'élevant majestueusement derrière deux amis indifférents, assis sur une barque retournée.

De cette chronique simple et ordinaire, Kontchalovski fait naître un fantastique plein de douceur. Son œil, son ouïe sont si sensibles que le bruissement des feuilles agitées par le vent, les vagueslettes qui se forment sur le lac, l'ombre qui baigne un sous-bois ont une présence inquiétante ou magique. La séquence la plus emblématique de cette perméabilité incomparable au monde invisible est celle de la quête de la sorcière aquatique Kikimora, dont le facteur a affirmé au jeune fils de son amie



Aleksey Tryapitsyn

Irina qu'elle volait les enfants. Le bateau avance, moteur coupé, sur une rivière qu'un dense sous-bois assombrit. Le soleil passe difficilement à travers les arbres qui couvrent l'eau. Le silence prend une épaisseur palpable, tandis que le visage de l'enfant se transforme. D'abord fanfaron, il fond soudain en larmes.

Le travail sur le son est magnifique, qui participe beaucoup à l'apparition d'une atmosphère magique. Quand le facteur sillonne le lac, le son de son moteur s'estompe alors que monte une musique à peine perceptible, celle d'Eduard Artemyev, qui évoque Tarkovski (il composa les partitions de *Solaris* et de *Stalker*), mais aussi certains des plus beaux films de Nikita Mikhalkov (*Partition inachevée pour piano mécanique*, *Quelques jours de la vie d'Oblomov*). La musique, comme le chat des nuits du facteur, apparaît et disparaît sans qu'on y prenne garde, comme un personnage invisible et bienveillant, et donne tout son sens à la citation de *La Tempête* qui referme le film : « Où cette musique peut-elle être ? Dans l'air ou sur la terre ? » Dans l'œuvre de Shakespeare, le personnage de Ferdinand poursuit : « Sûrement, elle accompagne – quelque dieu de l'île. » ■

LES NUITS BLANCHES DU FACTEUR

BELYE NOCHI POCHTALONA ALEKSEYA TRYAPITSYNA

Russie (2014). 1 h 41. Réal. : Andreï Kontchalovski.

Scén. : Elena Kiseleva, Andreï Kontchalovski. Dir. photo. : Aleksandr Simonov. Son : Stanislav Mikheyev, Polina Volynkina.

Mont. : Sergei Taraskin. Mus. : Eduard Artemyev. Prod. : Olesya Gidrat.

Cie de prod. : Production Center of Andreï Kontchalovski.

Dist. fr. : ASC Distribution.

Int. : Aleksey Tryapitsyn (le facteur), Irina Ermolova (Irina), Timur Bondarenko (Timur, fils d'Irina), Viktor Kolobov (Kolobov), Viktor Berezin (Vitya), Tatyana Silitch (Tatyana), Irina Silitch (sœur de Tatyana), Yuriy Panfilov (Yura), Nikolay Kapustin (Kolya).

Voir aussi n° 645, p. 34, Venise 2014.